LE MOIS D'APRES

**LOGEMENT PRÉCAIRE:
DES BÉNÉFICIAIRES DU SERVICE SOCIAL
DE LAUSANNE TÉMOIGNENT**

Usage des textes et images: après citation des auteurs, les textes et les images sont librement disponibles pour tout article en lien avec la conférence de presse organisée au cours de l'été 2013. En dehors de ce cadre, les textes et les images restent libres de droits, les conditions de leur usage étant toutefois soumises à l'accord préalable de leurs auteurs.

LE MOIS D'APRES

LOGEMENT PRÉCAIRE: DES BÉNÉFICIAIRES DU SERVICE SOCIAL DE LAUSANNE TÉMOIGNENT

Remerciements

C'est à vous que nous souhaitons dire merci, vous qui nous avez permis, l'instant d'une rencontre, d'entrer quelque peu dans votre intimité, dans ce chez vous qui ne l'est pas vraiment, ou plus pour longtemps. Parce que vous les pratiquez, contre votre gré, ces lieux improbables, vous savez en parler mieux que quiconque. Ce lit d'une chambre d'hôtel à la fois sommier, table et canapé, ce lavabo servant d'évier et de douche à la fois, ces livres qui vous seront retirés et placés dans un garde-meuble, ces objets apparemment anodins pour ceux qui ne connaissent pas l'insécurité du lendemain, par vos paroles, les voici transfigurés en témoins d'une réalité qu'il n'est plus question de dissimuler.

Nous tenons également à remercier les femmes et les hommes, assistants sociaux du service social de Lausanne, qui nous ont permis de faire ces rencontres. Directement confrontés à la réalité du terrain, ils constatent jour après jour ce que vivent toujours plus de Lausannois-es, mais également que cette réalité dépasse, de par son ampleur, leur pouvoir d'intervention. A travers les témoignages de ceux qui bénéficient de leur soutien, c'est aussi leur voix que nous entendons, en filigrane.

Index

P. 3 **Construire... pour habiter**
Par Oscar Tosato et Michel Cornut

P. 4 **Moritz Aberegg**
Il n'est plus temps de se dire: «Tant pis, c'est comme ça».

P. 8 **Sabrina Sabeg**
Désormais je peux comprendre qu'on puisse s'écarter du chemin, je le comprends vraiment bien.

P. 12 **Bernard Kaurin**
Pour moi, la dignité, ça inclut le logement.

P. 16 **Serge Chiolino**
Avoir un endroit où je peux rester la journée, oui, ça change tout.

P. 20 **Marianne Jaggi**
On ne trouve pas d'appartement parce qu'on ne veut pas de nous.

P. 24 **Sellappanathan Thurairasasingam**
L'attestation du social... «Mais c'est quoi ça, monsieur?»

P. 28 **Tiffany Berger**
Ma fille, elle, elle est née à l'hôtel. C'est chaud!

P. 32 **Fabio Braconi**
Même avec des containers, on arrive à faire des maisons, au moins des logements provisoires.

P. 36 **Laura Mulopo**
Je connais beaucoup de mamans qui sont dans mon cas...

P. 40 **Yves Ramseier**
Si le juge de paix signe l'avis d'expulsion, eh bien, j'attendrai la police et je leur dirai: «Allez-y!»

P. 44 **Un hébergement précaire, et cher...**
Statistiques relatives au relogement en hôtel à Lausanne

Construire...

Confrontée à la nécessité de loger de plus en plus de sans-abri, ma direction propose au Conseil communal d'accepter de construire des hébergements relais qui prendront place temporairement dans des friches urbaines sous forme de logements modulaires. D'aucuns s'interrogeront. Est-ce son rôle de construire? Et ces logements ne sont-ils pas trop «bas de gamme»?

Ces questions sont légitimes. Notre meilleure réponse, c'est certainement de montrer sans détour ce que vivent les personnes et les familles durablement dépourvues de chez soi. Je les remercie pour leur témoignage très courageux, toujours saisissant, bouleversant parfois. Et je remercie également le service social pour son engagement à leurs côtés.

Oscar Tosato
Directeur de l'enfance, de la jeunesse et de la cohésion sociale

... pour habiter

Telle est la réalité: les plus démunis sont désormais privés de l'accès au logement. On ne compte en effet plus les habitants de notre pays qui cherchent un appartement depuis des années, en vain. Peu de collectivités publiques en ont fait autant que Lausanne pour le logement social, et nul doute que l'effort doit être mieux partagé désormais. Mais en attendant? Que doit faire le service social de Lausanne, lorsque le simple fait de présenter une garantie délivrée par ses soins peut vous exposer, auprès des gérances immobilières, à une fin de non-recevoir immédiate et sans appel? Que répondre aux familles durablement privées de domicile, aux prises avec les difficultés multiples, et le plus souvent insurmontables, qui en découlent?

Même un simple Portakabin à son nom vaut cent fois mieux qu'une chambre d'hôtel ou le salon d'un ami, que l'on occupe quelques semaines avant de nouvelles errances. Chacun n'a-t-il pas besoin, avant tout, de pouvoir se poser, avoir un *chez soi*? Nous construirons du modulaire partout où cela est possible, pour remettre à nos usagers la clé de ces quelques mètres carrés qui vont changer leur vie parce qu'ils pourront, enfin, les habiter.

Michel Cornut
Chef du service social de Lausanne (SSL)

I'M A HOUSE
GANGSTER

Moritz Aberegg · 40 ans

Une situation comme celle-ci, oui, c'est une première pour moi. Un licenciement – restructuration du personnel qu'ils disaient, je vois plutôt ça comme une opportunité de mettre à la porte ceux qui avaient de bons salaires –, des petits boulots par la suite, le chômage et puis l'aide sociale… Une voie toute tracée pour un divorce, en 2007. C'est un engrenage, un cercle vicieux qui vous prend. Mais aujourd'hui, même si j'essaie de ne pas trop y penser, ce qui me fait peur, c'est de me retrouver à la rue. Je vis chez un ami depuis quelques mois, heureusement qu'il était là d'ailleurs, mais il emménage avec son amie, dans quelques semaines, et c'est sa mère qui reprend l'appartement...

Il n'est plus temps de se dire: «Tant pis, c'est comme ça».

Je suis inscrit aux appartements subventionnés, je cherche, je cherche, mais pour l'instant, ça ne donne rien. Vous me direz, les listes d'attente sont tellement longues, les gérances n'ont que l'embarras du choix. Entre un haut revenu et une personne au chômage et avec des poursuites… Du coup, l'Unité logement du service social m'aide dans mes recherches de logement: lorsque je dépose un dossier, un mail de soutien est systématiquement envoyé à la gérance concernée. Au moins, je n'ai pas l'impression d'être lâché comme ça, dans la nature... Mais pour tout dire, quand le service social vous remet une liste avec des hôtels, des chambres d'urgence et des adresses du genre la Marmotte[1]… oufff… On me prépare gentiment à être clochard? Je sais bien qu'il leur est impossible de trouver une solution pour tout le monde, il y a si peu d'appartements et tellement de gens dans ma situation… mais croyez-moi, ça fait bizarre.

Vis-à-vis de mes enfants aussi, c'est compliqué… Je ne peux pas les recevoir un week-end entier. Je suis obligé de les prendre la journée, de les ramener le soir, et rebelote le lendemain. Obligé parfois de répondre à leurs questions: «Papa, il n'a pas d'appartement pour l'instant, pas assez de sous, pas de travail, et là, il vit temporairement chez un ami...» Pas toujours évident, pour eux comme pour moi, mais quand ils sont là, j'évite vraiment de leur parler de mes problèmes: autant profiter de ces moments où nous sommes ensemble.

Il faut rester positif! Mettre toutes les chances de mon côté. J'ai des problèmes: je tente d'y faire face. Il faut se battre, tout simplement. Et autant en parler pour aller de l'avant, d'autant plus que je ne suis pas tout seul dans cette situation, loin de là. Il y a 600'000 pauvres en Suisse, et avec ceux qui sont limites, c'est près d'un million de personnes qui galèrent. Mais qu'est-ce qu'on entend tous les jours? Les chiffres du chômage: excellents, 3%. Non! Pareil pour le logement, il faut en parler. Raison pour laquelle je témoigne aujourd'hui. Il y a un problème manifeste pour de plus en plus de gens, il n'est plus temps de se dire: «Tant pis, c'est comme ça». En parler, non pas pour critiquer, mais pour trouver des solutions.

1. A l'image du Sleep-in, la Marmotte met à disposition des personnes sans solution d'hébergement un lit en chambre commune, durant une ou plusieurs nuits.

Logement

Après 5 années de colocation et près de 8 mois hébergé par un ami, Moritz Aberegg a obtenu en janvier 2013 un appartement de 1.5 pièces via l'Unité logement du SSL. Une solution lui évitant les aléas du relogement provisoire en hôtel ou des hébergements de nuit, lui permettant de recevoir ses enfants et surtout d'habiter.

Formation et emploi

Gestionnaire de vente durant 5 ans, Moritz Aberegg a subi un licenciement économique. Après une première période de chômage, il a travaillé en tant que logisticien spécialisé dans la diffusion de prospectus touristiques, emploi perdu en raison de problèmes de santé. Son droit au chômage se terminant, un emploi lui est d'autant plus nécessaire.

Sabrina Sabeg · 43 ans

Après trois ans de sous-location, j'ai squatté toutes mes amies pendant un an, du coup leurs maris ont eu peur que je m'incruste: «Elle part après le café, hein?» et depuis treize mois, je suis ici, dans cet hôtel. En fait, tout a commencé il y a cinq ans, quand du jour au lendemain la gérance a décidé d'augmenter le loyer de 200 francs. J'avais un loyer de retard, ça, je le conteste pas, mais ces 200 francs, j'ai refusé de les payer. En plus, le propriétaire n'était même pas au courant… Finalement, j'ai proposé un arrangement, le propriétaire était navré, mais voilà, c'était trop tard. A la même période, j'ai quitté mon boulot dans un Call Center, la durée de vie d'un agent est de deux ans, moi, j'en ai fait six… Bêtement, c'est parti comme ça.

J'ai touché le fond juste avant que le service social me trouve cette chambre: je n'avais plus d'endroit où dormir, j'allais dans les discothèques jusqu'à la fermeture, et puis j'essayais de trouver une entrée d'immeuble pour me protéger du froid. C'est flippant, la rue, quand on est une femme. Une fois, j'ai essayé le Sleep-in[1], j'ai eu très peur, je n'ai pas dormi de la nuit. Je me suis dit: soit je deviens toxico et je supporterai, soit je trouve une autre solution. A ce moment-là, je terminais mon chômage, j'ai eu rendez-vous au RI, et là je me suis effondrée. La personne qui m'a reçue pour les aspects financiers m'a trouvé une chambre en dix minutes, je n'en revenais pas, j'avais appelé je ne sais pas combien d'hôtels. Quel bonheur!

Alors oui, j'ai une chambre, je suis au chaud, mais ça va les six premiers mois. Tu ne peux inviter personne à manger, et tu tournes en rond dans une pièce qui ressemble à une cellule de prison. Parfois, je me dis que je vais finir ma vie à l'hôtel… Je cherche, sans arrêt, mais quand t'es au social, c'est *vade retro*! Alors heureusement, les gérants sont cools ici, j'ai deux petites plaques pour me faire à manger l'hiver, et surtout, ils viennent de me donner une nouvelle chambre, plus grande, bien plus agréable. Et deuxième bonne nouvelle: l'ORP[2] m'a attribué un emploi temporaire. Dans les faits, je dois monter tout un secrétariat. Après une année sans boulot, je vous assure que tous les matins j'arrive au bureau avec une banane comme ça! L'inconnue, c'est si je vais avoir un contrat au bout, mais dans tous les cas, ça augmente mes chances de retrouver un emploi, et je peux dire comme les autres: «Je travaille». Et me dire: le week-end, c'est le week-end! Ce sont des petites choses, mais ça aide, on est comme tout le monde.

Désormais je peux comprendre qu'on puisse s'écarter du chemin, je le comprends vraiment bien.

Du coup, j'essaie de ne pas trop me projeter loin, de vivre le jour le jour, et d'être le plus positif possible. L'avenir, je le vois comme il va venir… J'ai assez de force de caractère pour m'en sortir, mais désormais je peux comprendre qu'on puisse s'écarter du chemin, je le comprends vraiment bien.

1. A l'image de la Marmotte, le Sleep-in met à disposition des personnes sans solution d'hébergement un lit en chambre commune, durant une ou plusieurs nuits.
2. Office régional de placement.

Logement

Sabrina Sabeg recherche un logement stable depuis près de 5 ans. Après 12 mois passés dans une toute petite chambre aux murs couleur nicotine, les gérants de son hôtel viennent de lui proposer une chambre refaite et plus spacieuse. Elle s'insurge toutefois contre le système dont elle est bénéficiaire malgré elle: logement précaire, et pourtant très cher.

Formation et emploi

Vendeuse diplômée, Sabrina Sabeg a suivi des cours de secrétariat et obtenu un diplôme d'agent Call Center, métier qu'elle exerça 6 ans. Ses 2 mandats temporaires au sein de la Justice de paix n'ayant pas abouti à un emploi à durée indéterminée, Sabrina Sabeg occupe aujourd'hui un poste de secrétaire dans le cadre d'un emploi temporaire subventionné.

Bernard Kaurin · 37 ans

«Mais à quoi ça sert de témoigner? La ville de Lausanne préfère avoir des bureaux pour les multinationales et des appartements à pas de prix pour les expats qui débarquent, mais pour les pauvres, rêve pas! La ville ne fera rien.» Plusieurs personnes m'ont dit ça. Quelque part, ils ont raison, il n'y a qu'à voir les loyers: pour une grosse boîte, des mensualités à 8-10'000 balles, c'est marginal, mais si les cas se multiplient, ça a une influence énorme sur l'ensemble des prix… Mais dans tous les cas, si on ne fait rien, rien ne bougera. Et pour moi, avoir un logement, c'est primordial. Pour toute personne, partout dans le monde, alors pourquoi pas pour nous, à Lausanne?

La constitution nous dit que la dignité doit être respectée: pour moi, la dignité, ça inclut le logement. Et pour ceux qui sont au social, comme moi, c'est encore plus important, parce que pour retrouver un travail, et pas seulement en retrouver un, mais l'assumer, tous les jours se lever, y aller et être en forme pour bosser, eh bien franchement, sans logement, je veux bien voir qui tient l'coup, et combien de temps… Sortir du social dans ces conditions, j'y crois pas vraiment. Mais il faut quand même le dire: pour les gérances, quand on est au social, c'est non merci. Le social nous garantit le paiement du loyer – et quelque part, vous voulez quoi de mieux qu'une garantie de l'Etat? – mais au final, cette attestation, elle nous dessert. Faut s'y faire: pas de travail, des poursuites et au social, c'est juste la mauvaise combinaison. Celle qu'il ne fallait pas tirer. C'est vrai, j'ai fait une connerie, une fois, je n'ai pas payé mon loyer: quand j'ai voulu rattraper le coup, trop tard, expulsé. Depuis, ça me poursuit, je la paie chère, cette erreur… Pour autant, est-ce que je dois aller dans le Gros de Vaud pour trouver un appartement? Je n'ai pas de permis de voiture, je suis en train de me soigner pour pouvoir retravailler, ce n'est pas maintenant que je vais quitter Lausanne et m'isoler…

Pour moi, la dignité, ça inclut le logement.

Tous ces problèmes, ces aller-et-venues, cette incertitude permanente, et demain?... Tout ça, oui, ce n'est pas sans conséquence: j'ai beau être blindé, je n'en reste pas moins un homme. Ça pèse, de ne pas savoir. Et ce sentiment de toujours devoir aux autres, à mes amis, qui me logent depuis un bon moment… c'est dur. Alors ma dépression, je la cache derrière un sourire! Système d'auto-défense: souris et les gens approcheront, tu te sentiras moins seul…

Dans les faits, ça va mieux aujourd'hui, même si je me pose toujours autant de questions pour la suite. Je garde espoir, malgré tout. C'est le plus important finalement: y croire. Près de deux ans que je fais des recherches, alors on va finir par bien vouloir m'en donner un, d'appartement.

Logement

Bernard Kaurin vit actuellement chez un couple d'amis, ses affaires personnelles l'accompagnent ici et là alors que ses meubles sont disséminés aux quatre coins du Canton. Inscrit sur la liste d'attente des appartements communautaires de l'Unité logement du SSL, Bernard Kaurin aura également droit, dans quelques mois, à un logement subventionné.

Formation et emploi

Monteur-électricien puis technicien en informatique expérimenté mais sans diplôme reconnu, Bernard Kaurin l'exprime clairement: l'informatique, c'est sa passion. Son projet professionnel: retrouver du travail dans le domaine informatique, se former en cours d'emploi et faire valider officiellement ses compétences.

Serge Chiolino · 47 ans

Certains de mes meubles sont là: la télévision, et surtout, ce qui est important, le frigo et le micro-onde. Je ne peux pas cuisiner mais je peux réchauffer des plats. C'est un arrangement avec l'hôtel. Le reste de mes affaires est dans un garde-meuble, à 190 francs par mois. Durant deux ans, le social en a payé une bonne partie, maintenant, il est entièrement à ma charge. Sur 1'100 francs, ça fait beaucoup. Le minimum vital, à ma connaissance, il n'a pas bougé depuis dix ans, c'est toujours le même montant. Notre pouvoir d'achat, lui, a vachement diminué. Je sais qu'au service social, c'est pas eux qui décident; les assistants sociaux, ils font ce qu'ils peuvent, avec ce qu'on leur donne comme moyens. Alors on fait avec, mais à la fin du mois, je vais plutôt manger à la soupe populaire, et pis voilà quoi…

Avoir un endroit où je peux rester la journée, oui, ça change tout.

Au mois de juillet, ça fera deux ans que je suis ici, dans cette chambre. Je me plains pas, j'ai fait plus de six mois dans des abris de nuit. J'ai pas vraiment été à la rue, j'avais quand même un endroit pour dormir, il fallait réserver, être présent à telle heure et confirmer qu'on prenait le lit pour la nuit. Mais il fallait partir à 8h du matin; c'est long, la journée. Heureusement, je n'ai pas eu à vivre ça durant l'hiver. Mais même l'été, c'est pas drôle. Avoir un endroit où je peux rester la journée, oui, ça change tout.

Avant de trouver cette chambre, quand j'allais d'abris en abris, j'ai pas arrêté de chercher un appartement. La réponse des gérances, je la connaissais, mais j'essayais quand même. Sans y croire. Quand on sait que quelqu'un qui travaille a du mal à trouver un logement à moins d'être bien pistonné, alors quand vous êtes au social, que vous avez des poursuites et que vous avez été expulsé une fois, on connaît la réponse, non? Le mieux dans tout ça, c'est que quand vous présentez l'attestation du social aux gérances, comme quoi le paiement du loyer peut être garanti, elles exigent une caution supplémentaire, d'un tiers. En d'autres mots, il faut trouver quelqu'un qui cautionne l'Etat! C'est aberrant! Il y a quoi de mieux comme garantie que l'Etat de Vaud par l'intermédiaire du service social qui tous les mois paie le loyer? Quelqu'un qui travaille, ok, même s'il gagne 10'000 francs par mois, s'il veut pas payer son loyer, il le paie pas. Au niveau garantie, il n'y a pas mieux que l'Etat. Certaines gérances commencent à comprendre, mais c'est rare.

C'est clair que si je pouvais avoir un appartement, ce serait quand même mieux. Ne pas avoir de salle de bain, ne pas pouvoir cuisiner, ça me dérange pas au point de ne pas en dormir, mais c'est une gêne quand même. Bien sûr que ce serait mieux si je pouvais avoir un endroit à moi. Un studio, ça me suffirait. Alors les recherches, je veux bien les faire, mais là où j'ai encore quelques chances: les subventionnés. Tout en sachant que les hommes célibataires ne sont pas vraiment prioritaires, mais tout en bas de la liste… Y a pas le choix, faut attendre.

Logement

Serge Chiolino, à l'époque au chomage, en fin de droit, n'a pas pu payer son loyer pendant 3 mois. Le locataire ayant engagé une procédure judiciaire, Serge Chiolino s'est fait expulser d'un appartement qu'il sous-louait. Il a connu les abris de nuit durant 6 mois, et désormais vit dans une chambre d'hôtel depuis près de 2 ans.

Formation et emploi

Mécanicien-électricien de formation, Serge Chiolino a longtemps travaillé en missions temporaires, avant de connaître le chômage puis le revenu d'insertion. Aujourd'hui âgé de 47 ans, sa situation précaire, notamment vis-à-vis du logement, le maintient éloigné du monde du travail et d'une potentielle réinsertion professionnelle.

Marianne Jaggi · 41 ans

En une année, j'ai fait plusieurs hôtels et pensions, je suis même allée à la Marmotte,[1] un soir, mais je n'ai pas pu, j'ai finalement dormi chez une connaissance. C'est bête, mais je n'y arrivais pas. Maintenant, j'ai une chambre au mois, dans un hôtel. Techniquement, j'ai le droit d'y dormir et de m'y laver, mais pas d'y manger. Et manger tous les jours dehors, c'est juste impossible. Mais tellement de gens recherchent un appartement depuis deux ans ou plus, alors quelque part, je me dis que mon cas n'est pas si grave…

Je connais plusieurs personnes comme moi, célibataires, ils sont limite *burn out*, ils dépriment parce qu'ils n'ont pas de logement, ils n'ont pas de travail. Certains ont un permis C et ils imaginent que c'est parce qu'ils sont étrangers qu'ils ne trouvent pas de logement, mais moi je suis Suissesse et je connais beaucoup de Suisses dans cette situation. Mon assistante sociale, et mon gestionnaire de budget, pour eux aussi, c'est difficile: quand on a décidé d'aider les autres et d'en faire un métier, ça doit être très frustrant, de voir tous ces gens qui souffrent faute de logement, et de ne pas toujours avoir les moyens d'agir. Au fond, on ne trouve pas d'appartement parce qu'on ne veut pas de nous. Pour les gérances, les cas sociaux, c'est non. Faut appeler un chat un chat: personne assistée, c'est ce qu'il faut dire aux personnes déprimées; moi, je ne suis pas déprimée, je suis en colère.
En 2002, une rente AI m'a été octroyée, j'ai un handicap, une prothèse à mon bras gauche que mon corps ne supporte pas, je ne peux pas le bouger, j'ai des inflammations permanentes et le système neuro-végétatif complètement détraqué. A cette époque, j'ai eu droit aux prestations complémentaires, jusqu'en 2006, où mon droit a été remis en question. Cette année-là, j'ai perdu toutes mes affaires, mon appartement a été inondé, je n'avais pas de RC, on m'a rien remboursé. J'avais tout perdu, alors je n'ai plus voulu faire partie du système. Je suis partie sans laisser d'adresse, j'ai tout abandonné… tout ce qui était structure de société. Pendant quatre ans.

On ne trouve pas d'appartement parce qu'on ne veut pas de nous…

Depuis une année, je fais valoir mes droits. Le service social m'aide en attendant une nouvelle décision des prestations complémentaires; une rente AI à 25%, 316 francs par mois, ça ne suffit pas pour vivre. Je connais d'autres personnes handicapées qui elles aussi se sont retrouvées sans argent, dépendantes, tout ça pour que le citoyen lambda voient les chiffres de l'AI qui étaient dans le rouge revenir dans le noir. Et nous, à l'AI, on finit où? Au service social. L'Etat et le peuple ont décidé qu'on devait être plus sévère avec les invalides, eh bien soyons plus sévères! C'est à eux de voir et de juger ce qu'ils ont voté.
C'est comme pour le logement, la ville pourrait très bien mettre à disposition des cabines, des containers aménagés, pour nous loger temporairement. Et à moindre frais! Tellement de gens sont malheureux juste parce qu'ils n'ont pas accès au logement…

1. Voir note page 6.

Logement

Après plusieurs allers et retours d'hôtels en pensions, Marianne Jaggi vit aujourd'hui dans une chambre d'hôtel, louée au mois et remboursée par le SSL. Une situation insatisfaisante à la fois pour Marianne Jaggi, dont le logement reste précaire, et pour le SSL, qui chaque jour débourse 80 francs pour que cette dernière ne soit pas à la rue.

Formation et emploi

Sans formation, ayant quitté l'école et sa famille très jeune, Marianne Jaggi a vécu de petits boulots. En 2002, son handicap fut reconnu par l'AI. Dans l'incapacité de travailler, Marianne Jaggi bénéficie d'une petite rente AI aujourd'hui complétée par le Revenu d'insertion dans l'attente d'une décision des prestations complémentaires.

Sellappanathan Thurairasasingam · 44 ans

Je suis dans cette chambre depuis février 2013. Mais ça fait deux ans que je vis à gauche à droite, à l'hôtel, chez un ami, retour à l'hôtel. Depuis que je suis séparé de ma femme en fait. Chez nous, c'était déjà tellement petit, avec deux enfants… il y avait trop de tensions, entre ma femme et moi. Mais ici, je me sens vraiment enfermé.

J'ai mes habits, mes affaires de toilette, c'est tout. Le reste est chez un ami. Le vrai problème, c'est la nourriture. Je suis diabétique, je dois avoir un régime spécial. Et ici, je ne peux pas cuisiner, c'est interdit. Je dois faire attention à ce que je mange, avoir des repas réguliers, mais voilà, je ne peux pas faire autrement que mal manger, et du coup, ma santé se dégrade. Mon docteur me prévient: mon diabète est instable. Quelques mois, ça va, mais là, ça fait deux ans! J'ai vraiment besoin d'un appartement, pour ma santé, pour le moral, et pour accueillir mes enfants. Ils me manquent.

L'attestation du social… «Mais c'est quoi ça, monsieur?»

Même mon médecin m'a remis une lettre de soutien, pour les gérances, mais je ne trouve rien. De toute façon, comment faire pour avoir un appartement sans permis de séjour? Il n'a toujours pas été renouvelé, ça fait plus d'une année que j'attends. J'ai même pas de papier pour dire que c'est en cours. Et la première chose qu'une gérance demande, c'est le permis. Leur expliquer?… ils s'en fichent. Tout comme de l'attestation du social. Elle est vraiment mal vue par les gérances, partout on me dit: «Mais c'est quoi ça, monsieur?» Naturellement, le service social exige que je fasse des recherches d'appartement… Alors quoi, faut faire semblant?

On m'a accepté en Suisse, j'étais réfugié, je ne suis pas venu ici comme ça, sur un coup de tête, le Sri Lanka à l'époque, si tu étais Tamoul, c'était une question de vie ou de mort. Depuis mon arrivée en Suisse, en 1990, ça a toujours été difficile, mais j'avais de l'espoir. Et j'ai toujours travaillé, comme aide-cuisinier, jusqu'en 2007. Oui, le social nous aidait certains mois, mon salaire n'était pas toujours suffisant pour faire vivre ma famille. Je crois pas que c'était de ma faute. Comme je n'ai pas choisi d'être en mauvaise santé. Franchement, aujourd'hui, je ne sais pas ce qu'on veut de moi… Que je sois à la rue? Dites-le moi: il n'y a pas de place pour moi? Vraiment, je me sens abandonné. Tout le monde dit: «On va t'aider, on va te soutenir»… les gens disent ça, mais ils oublient. Même dans la communauté tamoule, ici, tout le monde a sa propre vie…

Que devrais-je faire, retourner au Sri Lanka? Ça fait plus de vingt ans que je suis là, plus de la moitié de ma vie. Qu'est-ce que je ferais, au Sri Lanka? De quoi je vivrais? Je n'ai plus rien là-bas. Mes enfants sont ici. En Suisse. Les choses doivent changer. Maintenant.[1]

---

1. L'entretien à la base de ce texte a été réalisé avec l'intermédiaire de Kala Hausler, interprète pour Appartenances, que nous remercions. Ce texte est par conséquent le seul des dix dont les mots ne sont pas la fidèle transcription des paroles prononcées lors de l'interview enregistrée.

Logement

Sellappanathan Thurairasasingam vit à droite à gauche depuis près de 2 ans; depuis le mois de février 2013, il est temporairement relogé dans une chambre d'un hôtel lausannois. Diabétique, Sellappanathan Thurairasasingam souffre particulièrement de l'impossibilité de cuisiner et du manque de repas équilibrés; sa santé se dégrade, jour après jour.

Formation et emploi

Après 17 ans d'activité professionnelle, Sellappanathan Thurairasasingam a connu le chômage puis le revenu d'insertion. Ses problèmes de santé l'ont contraint à interrompre une mesure d'insertion sociale au sein de l'OSEO (Œuvre suisse d'entraide ouvrière) et l'empêchent aujourd'hui d'envisager une reconversion professionnelle.

Tiffany Berger · 22 ans

Depuis le 28 août 2010, que je suis ici, dans cette chambre. C'est un peu comme mon premier chez moi, même si t'es pas chez toi, à l'hôtel. Faut dire que j'ai fait passés dix ans de foyer dans ma vie. Au début, je vivais avec ma mère, mais dès mes sept ans, j'ai dû m'occuper de mon frère et de ma petite sœur parce que ma mère elle pouvait se barrer comme ça pendant une semaine en nous laissant. C'est ma voisine qui m'a appris à faire des pâtes, des trucs comme ça. Pour finir, on a tous été placés en foyer. Ma mère, c'était vraiment une alcoolique, elle a fait six enfants avec six pères différents, on est les six à pas connaître son daron. Mais j'en veux aussi au système, on m'a changé au moins dix fois de foyer, baladée à droite à gauche. Alors oui, j'ai mon caractère, mais quand même… Le dernier foyer, c'était ici, à Lausanne. Et à ma majorité, la seule possibilité qui me restait pour avoir un toit et de l'argent, sans voler, eh ben c'était le social.

Du coup, ça fait deux ans et demi que je suis là. Ma fille, elle, elle est née à l'hôtel. C'est chaud!
Au début, sincèrement, c'était compliqué, parce que moi, j'ai pas de famille, et j'ai pas d'amis d'enfance, on m'a tellement bougée, je me suis vraiment retrouvée seule avec ma fille. Mais j'ai toujours réussi à me démerder. Même ici, et c'est vraiment galère pour se faire à manger, pour les lessives, pour tout en fait. Chercher des apparts, franchement, pendant un an et demi, j'ai fait ça à fond. Mais à quoi bon?! Refus, refus, et là, j'ai pété un plomb, et je me suis dit: je fais plus rien, ça sert à rien! A l'Unité logement, ils me proposent une colocation avec six mamans. Franchement, moi, le communautaire, j'ai donné quoi! Ici, c'est chaud, mais au moins je suis tranquille. Mais quand on y pense, 3'440 francs par mois pour cette chambre, c'est vraiment abusé! Ils pourraient nous construire des immeubles quoi! Carrément!

Avant d'penser à un appart ou un boulot, moi, il faut absolument que je règle le problème avec le père de ma fille, parce que s'il vient dans la nuit, la dernière fois j'ai dû appeler les kisdés, là, c'est clair que moi, je me démotive. Le seul truc que je peux faire, c'est porter plainte, mais lui, dehors ou en prison, il s'en fout. J'ai pas le choix: faut que ça change, j'peux pas accepter que ma vie soit dirigée par ce type qui a même pas reconnu sa fille… Je l'adore, Shayna, je veux vraiment qu'elle grandisse bien.

Ma fille, elle, elle est née à l'hôtel. C'est chaud!

Et puis, avec tout ce que j'ai vécu, des fois, je me dis que mon expérience pourrait être utile aux adolescents, qui sont dans la situation où j'étais. Dans un centre de quartier, ou un foyer. Je les connais quoi, je sais leur parler et j'ai pas peur. Mais ça, ça implique que je règle mes problèmes, que je transforme ma colère en une force, et que je la ferme, ma grande gueule! Mais faut qu'on m'donne un coup de main, parce que je sais pas trop comment m'y prendre… C'est sûr que j'vais pas pouvoir commencer à 100%, faudra que je me remette dans le bain, mais sincèrement, je suis sûre que je serai bonne là-dedans.

Logement

Depuis bientôt 3 ans, Tiffany Berger vit dans une chambre d'hôtel avec sa fille de 2 ans, Shayna. Confrontée aux réponses toujours négatives des gérances lausannoises, Tiffany Berger refuse de vivre en colocation dans un appartement communautaire géré par l'Unité logement; son enfance passée des foyers en est la principale raison.

Formation et emploi

Tiffany Berger a commencé un apprentissage en menuiserie au sein de la Maison des Jeunes, à Bellevaux, formation abandonnée au bout de 8 mois. Elle élève aujourd'hui sa fille, et réfléchit à son avenir professionnel. Valoriser ses acquis, son expérience, et participer à son tour à aider des jeunes en difficulté pourrait être une voie, qui reste à tracer.

Fabio Braconi · 27 ans

Vivre à l'hôtel, quand on est un couple, ça veut dire que vous n'avez pas de cuisinière, que vous n'avez pas de vrai frigo, une minuscule table pour écrire, une télé, un mini-bar et une armoire. Le lit, dans une chambre d'hôtel, c'est le cœur; pour nous, le lit, c'est tout à la fois, c'est une table, c'est un bureau, c'est là où on mange, où on lit, où on travaille, c'est là où on dort et où on fait l'amour. On vit dans les sacs, on ne retrouve pas nos affaires, l'espace est trop petit. On a des choses sous le lit, sur le lit, dans l'armoire, sur l'armoire et sous l'armoire. On ne peut pas cuisiner: un réchaud ou un micro-onde, et l'alarme part direct. Ce sont des petites choses auxquelles on ne pense pas, mais c'est toute la vie qui doit être organisée différemment.

Même avec des containers, on arrive à faire des maisons, au moins des logements provisoires.

Moi, quand je suis revenu d'Italie, j'ai dormi dans la rue pendant deux mois, et comme j'ai un chien, je pouvais ni aller au Sleep-in, ni à la Marmotte,[1] ni à l'Abri PC . Quand ma femme est rentrée, elle a trouvé cet hôtel, heureusement que le social nous a aidés, et qu'il nous a permis de payer la chambre. Je dis ma femme, mais on n'est pas encore mariés, on le fera quand on aura un appartement. Quand on sera un peu au calme. Pour l'instant, on est là, depuis février 2012, avec des intervalles. Pour du provisoire, je suis d'accord, oui, c'est super, ça dépanne; mais sur le long-terme, c'est impensable.
Le plus dur, c'est de me dire qu'on ne va pas s'en sortir. Que je ne suis pas en mesure d'offrir un logement à la personne que j'aime, de constater que professionnellement, je ne suis pas inséré, de ne pas avoir de stabilité, et de rester dans la précarité. Alors quand tu vois passer ta vie comme ça, comme dans un flash, deux secondes et tu vois tout, dans ces moments-là, j'ai envie d'en finir. Heureusement, maintenant, j'ai de la chance d'avoir mon assistant social, et je suis suivi par un bon médecin. Il m'a dit qu'après huit tentatives de suicides, il ne comprenait pas qu'on ne m'ait jamais aidé. Une demande AI a été déposée, ça me fait du bien de savoir que je suis compris, et soutenu.

Par contre, je ne comprends pas pourquoi la ville de Lausanne ne construit pas plus de logements, ou fait en sorte que les appartements vides soient occupés. Tous ces gens qui sont à l'hôtel, c'est absurde quelque part: nous, on a un toit, oui, mais on est mal logés, dans la précarité, et ce sont des sommes énormes qui sont dépensées. L'hôtel doit rester un hôtel, et pas devenir une maison. Si on fait le total de tous les frais qui sont dépensés pour des gens comme nous, à l'hôtel, c'est l'équivalent d'immeubles, j'en suis sûr. Même avec des containers, on arrive à faire des maisons, au moins des logements provisoires. Même si c'est moche, en attendant, il y a une douche, une cuisine, on peut se laver, on peut y faire à manger, on peut vivre quoi. Il suffit d'une zone, d'un terrain. De construire, et de donner espoir.

1. Ces lieux mettent à disposition des personnes sans solution d'hébergement un lit en chambre commune, durant une ou plusieurs nuits.

Logement

Fabio Braconi et son amie vivent depuis plus d'une année dans une chambre d'hôtel, en compagnie de leur chien. Fabio Braconi poursuit ses recherches de logement, mais il n'y croit plus. Combien de lettres? Autant de refus. C'est dans l'Etat, et la ville, qu'il place ses espoirs, ceux de voir un jour des logements abordables construits en nombre suffisant.

Formation et emploi

Fabio Braconi a travaillé comme tuyauteur, puis soudeur, et enfin cordonnier sur des plateaux de cinéma, sans pour autant avoir eu la possibilité de consolider ses expériences professionnelles par une formation qualifiante. Aujourd'hui sous certificat médical, une décision de l'AI quant à une éventuelle rente ou réinsertion professionnelle sera bientôt rendue.

MESSI

Laura Mulopo · 25 ans

Ça fait trois ans que je cherche un appartement. Depuis que ma fille est née. Je cherche, mais je n'ai fait que vivre de chambre en chambre, et d'hôtel en hôtel... et il y en a peu qui acceptent les enfants. Même la sous-location, c'est difficile aujourd'hui, les gens n'ont pas confiance, pour le bruit, les paiements, et en plus, les trois-quarts du temps, ils te demandent un loyer bien plus élevé que ce qu'ils paient. Je sais, c'est interdit, mais voilà… Au final, je me suis retrouvée chez une amie, en colocation, mais ça pose pas mal de problèmes. Alors la journée, je viens souvent chez ma mère. Parfois, on dort ici, si ma colocataire est avec son ami… Pour ma fille, c'est mieux, qu'elle ne soit pas trop désorientée… Pour l'instant, elle ne se rend pas tellement compte de la situation: quand elle est ici, avec sa mémé, ses jouets, elle est contente. Mais c'est vrai que je vois qu'elle ne sait pas trop où c'est chez elle… elle manque de repères.

Je continue à faire des recherches de logement, le service social peut garantir le paiement du loyer. Mais quand vous présentez cette attestation aux gérances, ils vous disent carrément: «Non». C'est démoralisant. Pourtant, le service social, c'est la ville, c'est pas rien… Même un studio, ça devient impossible. Et je connais beaucoup de mamans qui sont dans mon cas, on cherche, on cherche, mais rien… Pour les jeunes mères célibataires, c'est vraiment galère! Heureusement, j'ai ma famille, j'ai ma mère, qui m'aide beaucoup, qui me comprend.

Ce qui m'embête le plus, c'est que sans appartement, c'est difficile de trouver un travail. Aujourd'hui, ma fille est en âge d'aller à la garderie, et moi, de pouvoir retravailler. Mais en ne sachant pas où on va être la semaine qui vient, c'est dur… pour le moral. Pour les nerfs. Ce que j'aimerais? Avoir un toit pour nous deux, que ma petite ait son coin à elle, qu'elle aille à la garderie, et que moi je puisse reprendre le travail, ou une formation. Parce que je ne compte pas rester au social toute ma vie. Franchement, c'est pas une vie! J'ai besoin de travailler, envie de sortir, de revoir du monde, d'avoir un peu de sous pour m'acheter de temps en temps un habit… les filles sont coquettes!

Je connais beaucoup de mamans qui sont dans mon cas...

Mais bon, faut pas tous les jours pleurer sur son sort, autrement, on n'y arrive pas. Mieux vaut en rire aujourd'hui, et demain, avec un peu de chance, j'aurai ce qu'il me faut et je serai tranquille. J'aimerais beaucoup travailler dans un EMS, et donc suivre dans un premier temps des cours de la Croix-Rouge. Puis passer mon permis de conduire… et étape par étape, avoir une vie normale quoi. Mais avant tout: un logement.

Logement

Laura Mulopo recherche un logement fixe depuis 3 ans. Aujourd'hui en colocation, elle manque toutefois d'une stabilité lui permettant d'entrevoir sereinement le futur et d'éduquer sa fille comme elle le souhaiterait. Bien que le SSL garantisse la prise en charge régulière de son loyer, ses recherches restent à ce jour infructueuses.

Formation et emploi

A la suite de sa scolarité, Laura Mulopo a entamé une formation de coiffeuse auprès de l'Académie de coiffure à Lausanne; l'attente d'un enfant l'a toutefois empêchée d'y commencer un apprentissage. Désormais, elle souhaite suivre une formation au sein de la Croix-Rouge afin de pouvoir travailler en EMS.

Yves Ramseier · 57 ans

Etre constant. Il paraît que c'est la seule attitude qui paie. Tout le temps sur la brèche, et durant des années, se lever tôt le matin et faire les gérances… En ce qui concerne les subventionnés, du moins c'est ce qu'on m'a dit, c'est *à la suite*, si j'ai bien compris: je m'inscris, je suis en 171ème position, et puis au bout de 168 offres, j'arrive 3ème, 2ème et un jour, je suis 1er, tout en haut de la liste. Mais rien n'est sûr! Même à ce stade-là, ce n'est pas gagné.

Si le juge de paix signe l'avis d'expulsion, eh bien, j'attendrai la police et je leur dirai: «Allez-y!»

Comme pas mal de monde est au courant de ma situation, je visite quelques appartements, quand ce n'est pas mission impossible. Mais je fais très peu de recherches. D'une part parce que j'ai un cancer à un stade assez avancé, qui m'empêcherait même d'entrevoir une nouvelle vie après un déménagement, d'autre part parce je vis avec ma fille – on a été séparés pendant onze ans, on a des tas de choses à rattraper, elle était Japonaise jusqu'à l'année passée et j'ai dû ferrailler contre le Canton qui voulait l'expulser, on est solidaires, je ne pouvais pas la laisser toute seule –, et enfin parce que les gérances n'apprécient pas, quand on est au social. C'est une évidence. D'abord déconsidéré, puis stigmatisé, enfin exclu… C'est comme avec certains de mes *amis*, des cas rares, mais bon débarras finalement! Pourtant, la menace d'être sans logement, elle n'est pas virtuelle, elle est là, maintenant, très clairement. C'est une question de jours, de semaines, de mois dans le meilleur des cas. En fait, j'aurais dû quitter les lieux le 31 janvier 2013, après une suite rocambolesque de procès intentés par ma propriétaire. Elle a engagé l'avocat le plus cher du barreau lausannois pour parvenir à résilier le bail! Et dire que nous nous connaissons depuis les années 70…
Suite au jugement du tribunal des baux, l'Unité logement m'a contacté: le gars qui suit mon dossier a vite compris que ma proprio fera tout son possible pour m'expulser. Il est mort de trouille; mon assistante sociale aussi. Moi, je suis serein, c'est mon caractère. Si le juge de paix signe l'avis d'expulsion, eh bien, j'attendrai la police et je leur dirai: «Allez-y!» Je suis un peu mal barré, j'en suis conscient, je connais mes dossiers, mais à part être serein, je ne vois pas ce que je peux faire d'autre. Bon, il y a bien l'exil, mais l'idée d'être contraint me déplaît. Si je dois partir, disons que je préfère le faire de mon plein gré, et non pas être déporté, ou banni.

Ça fait quatorze ans que je vis ici, le quart de ma vie. C'est chez moi, mon port d'attache, là où sont mes livres. Et moi, les livres, j'en suis dépendant. Sept ans en Asie, comprendre le sanskrit et parler le japonais, c'est un privilège. A l'époque, j'enseignais à l'université, Lausanne était un lieu d'excellence, des étudiants du monde entier venaient y apprendre les langues orientales. Aujourd'hui, ça n'intéresse plus personne… Peu importe, moi, j'ai besoin d'avoir mes instruments de travail sous la main. Alors si on me les enlève, eh bien je deviens nomade, et ce n'est pas forcément très agréable à la longue…

Logement

Yves Ramseier vit sous le joug d'une procédure d'expulsion qui peut être entamée du jour au lendemain. Gravement malade, au bénéfice du revenu d'insertion depuis plusieurs années, il partage son logement avec sa fille de 22 ans, en dernière année d'apprentissage. Sérénité et précarité font rarement bon ménage, Yves Ramseier en figure l'exception.

Formation et emploi

Philosophie, linguistique et langues orientales, Yves Ramseier a consacré vingt ans de sa vie à l'étude du sanskrit et de la culture qui s'y rattache. Boursier au Japon, assistant à l'Unil, Yves Ramseier a également travaillé pour la Confédération. Le chômage et l'aide sociale lui rappellent que ses compétences professionnelles «n'intéressent plus personne» désormais.

Post-scriptum

Yves Ramseier est décédé dans les derniers jours de mai, alors que cette publication partait à l'impression. Lors de notre rencontre, il se savait condamné; peu importe, être vivant, c'est vivre. Pourquoi avoir accepté de témoigner? lui ai-je demandé en fin d'entretien: «Pourquoi je n'ai pas refusé oui! Parce que je suis curieux, simplement… et vous m'aviez l'air sympathique…»

Un hébergement précaire, et cher…

Une centaine de personnes bénéficiant du Revenu d'insertion (RI) résident à l'hôtel ou en pension. Dans près d'un cas sur deux, elles y vivent depuis plus d'une année; 15% d'entre elles y résident depuis plus de 3 ans. Précaire et cher, insatisfaisant sur tous les plans, ce type d'hébergement est pourtant de moins en moins temporaire.

De plus, tous les 4 jours, 1 ménage lausannois est expulsé de son logement. Le SSL reçoit en outre, chaque année, plus de 500 demandes de ménages *mal-logés* (logement inadapté ou hébérgement précaire).

Alors que fait le SSL?

- Il évite près de la moitié des expulsions en négociant des arrangements avec les gérances. S'il n'a pas d'autre solution, il reprend le bail à son nom.

- Il reloge temporairement les personnes dont l'expulsion n'a pu être évitée.

- Il conseille ses usagers dans leurs recherches de logement.

Coûts engendrés par le relogement en hôtel/pension

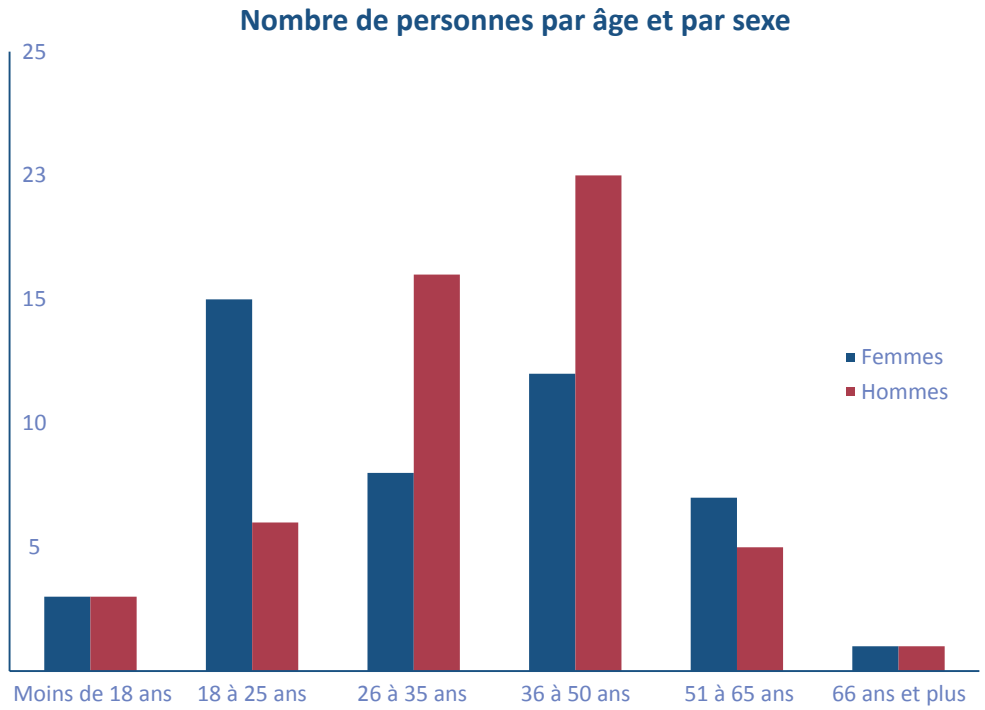
- Prix moyen par nuit d'une chambre:
  80 francs

- Supplément journalier au forfait RI en cas de relogement en hôtel/pension:
  10 francs

- Coût mensuel du relogement en hôtel/pension pour une moyenne de 100 bénéficiaires du RI:
  275'000 francs

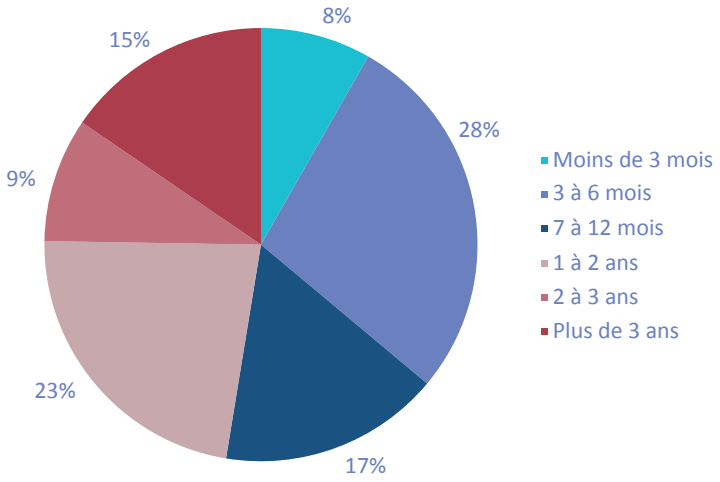
- Coût annuel du relogement en hôtel/pension pour une moyenne de 100 bénéficiaires du RI:
  3'285'000 francs

Statistiques relatives au logement en hôtel à Lausanne Situation au 31 mars 2013



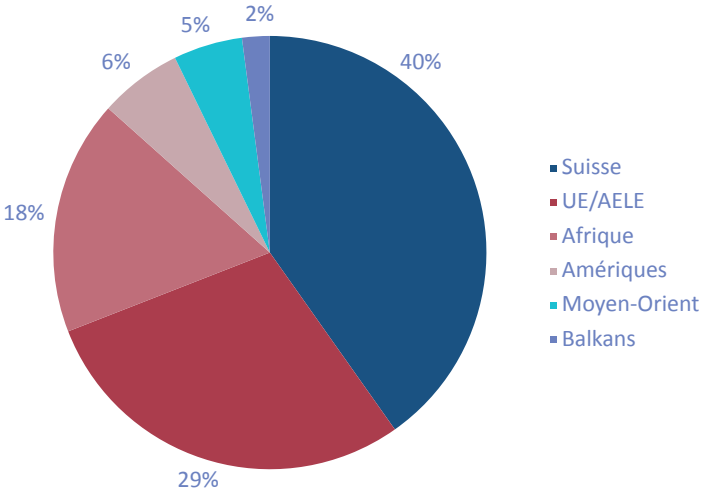
Sur les 97 personnes logées en hôtel/pension, 46 sont des femmes. Elles sont surreprésentées chez les 18-25 ans, tandis que les hommes le sont jusqu'à 50 ans.
A noter la présence d'enfants en bas âge.

Répartition selon la durée de séjour



53% des personnes résidant en hôtel/pension s'y trouvent depuis moins d'une année.

Répartition selon l'origine



Près de sept personnes sur dix sont d'origine suisse ou européenne (UE/AELE).

Photographies de Hugues Siegenthaler
Graphisme par Florence Leroux-Coléno
et Valentin Kissling
Concept et textes par Jonathan Rochat
Titre par Mercedes Arnedo
Achevé d'imprimé en juin 2013 par le CADEV
Service social de Lausanne · 2013

Centre social régional (CSR)
Service social de Lausanne (SSL)
Chauderon 4, CP 5032 · 1002 Lausanne
www.lausanne.ch/social

CSR LAUSANNE

Lausanne